

Le retour d'un « être » cher ? Étude sociolinguistique de l'alternance des auxiliaires dans le français de Montréal (1971-2016)

Béatrice Rea

Faculty of Linguistics, Philology & Phonetics, University of Oxford, Royaume-Uni
beatrice.rea@lmh.ox.ac.uk

Résumé. Ma communication examine l'alternance en français montréalais des auxiliaires *avoir* et *être* dans la vingtaine de verbes nécessitant conventionnellement *être* (ex. *J'ai tombé*) et dans les pronominaux (ex. *Je m'ai fait mal*). Cette variabilité a été recensée dans pratiquement toutes les communautés francophones d'Amérique du Nord et dans certaines régions de France et de Belgique. Après avoir analysé le corpus montréalais Sankoff-Cedergren (1971), Sankoff & Thibault (1977) ont observé une généralisation d'*avoir* dans 34% des occurrences. Puisqu'en 45 ans le paysage linguistique montréalais a connu de grands changements, je tente de déterminer par le biais d'entrevues sociolinguistiques avec 48 locuteurs l'état de cette variation. Après avoir transcrit les temps composés des verbes démontrant une alternance en 1971 et ceux des pronominaux obtenus, je groupe mes locuteurs selon divers facteurs (âge, sexe, classe socio-économique, insertion dans le marché linguistique, bilinguisme, etc.). Mes résultats préliminaires montrent que l'alternance d'auxiliaires dans les intransitifs a globalement diminué (taux de sélection d'*avoir* de 10,4%) depuis 1971 et que celle dans les pronominaux est socialement marquée. Le maintien d'*être* corrèle avec une classe socio-économique et une insertion dans le marché linguistique élevés.

Abstract. A sociolinguistic study of auxiliary alternation in spoken Montréal French (1971-2016). My paper investigates the auxiliary alternation in spoken Montréal French between *avoir* "have" and *être* "be" with the twenty or so verbs prescriptively requiring the latter (ex. *J'ai tombé* (AVOIR) vs *Je suis tombé* (ÊTRE): "I fell/have fallen") and with pronominal verbs (ex. *Je m'ai fait mal* (AVOIR) vs *Je me suis fait mal* (ÊTRE): "I (have) hurt myself"). This variability has been documented in virtually all the French-speaking communities of North America and in certain regions of France and Belgium. After analysing the Sankoff-Cedergren Montréal Corpus (1971), Sankoff & Thibault (1977) record *avoir*-levelling in 34% of their tokens. Since the linguistic landscape of Montréal has greatly changed in the last 45 years, I attempt to determine, with 48 sociolinguistic interviews, whether there has been a change in the distribution of this variable. After transcribing the compound tense tokens of the verbs that had shown alternation in Sankoff & Thibault (1977), as well as those of the pronominal verbs that arbitrarily surfaced during the sociolinguistic interviews, I measure the

influence of sociolinguistic factors (gender, age, socioeconomic class, English proficiency, etc.). My preliminary results reveal that the auxiliary alternation observed in intransitive verbs has overall significantly decreased (*avoir* selection rate of 10,4%) since 1971 and that *avoir*-generalisation in the compound tenses of pronominal verbs is highly socially marked. *Être*-retention correlates with upper socioeconomic classes and greater insertion in the linguistic market.

1 Perspectives descriptives

1.1 Revue de la littérature

Plusieurs études suggèrent qu'un peu partout dans la francophonie des locuteurs de langue maternelle emploient à l'oral les deux auxiliaires, *avoir* et *être*, avec des verbes qui, dans la langue normative, ne peuvent être utilisés qu'avec *être* (ex. *J'ai tombé*). Ce phénomène serait signe qu'une généralisation de l'auxiliaire *avoir* a cours dans ces régions francophones, indiquant que la très petite classe de verbes pour laquelle les grammairiens exigent l'emploi exclusif de l'auxiliaire *être* (le truc mnémotechnique DR & MRS VANDERTRAMP pour les apprenants de français langue seconde, où chaque lettre représente un verbe différent) ne serait pas assez distincte pour justifier une résistance à cette régularisation. Ce phénomène est, entre autres, observable dans certaines régions de la France et de la Belgique :

- Français européen populaire (Frei 1929 ; Bauche 1946 ; Guiraud 1969)
- Dialectes lorrains (Derréal 1942 ; Aub-Büscher 1962)
- Dialectes belges (Remacle 1956)
- "Français du Nord" de Roubaix (Pooley 1988)
- Dialectes picards (Dauby 1979 ; Vasseur 1996 ; Auger 2003)

Cette variabilité remonte au moins jusqu'au XVI^e siècle dans la plupart des verbes intransitifs inclus dans DR & MRS VANDERTRAMP, à l'exception d'*aller*, *arriver*, *(re)devenir* et *(re)venir*, (Rideout 2011 : 10 ; Fournier 1998 : § 375) et peut s'observer dans quelques cas isolés dans les verbes pronominaux (Du Wes 1532). Il est donc plausible qu'en Amérique du Nord ce phénomène soit hérité du français des colons de la Nouvelle-France. De l'autre côté de l'Atlantique, une variabilité dans la sélection de l'auxiliaire a été, entre autres, recensée :

- En Acadie (Haden 1973 ; King & Nadasdi 2000, 2005 ; Balcom 2008 ; Giancarli 2011 ; Roussel 2016)
- En Ontario (Canale, Mougeon & Bélanger 1977, 1978 ; Béniak & Mougeon 1989 ; Willis 2000)
- Dans l'Ouest canadien (Hallion 2000, 2006 ; Papen 2016)
- Au Saguenay, Québec (Renaud & Villeneuve 2008)
- Dans la ville de Québec (Canale, Mougeon & Bélanger 1977)
- En Nouvelle-Angleterre, États-Unis (Russo & Roberts 1999 ; Stelling 2011)
- En Louisiane, États-Unis (Brown 1988 ; Papen & Rottet 1997)¹

1.2 Étude pilote (Rea 2014)

Pour une étude pilote menée en 2014, 12 locuteurs natifs de français montréalais sélectionnés de manière à inclure une proportion égale d'hommes et de femmes, de groupes d'âges différents et provenant de divers horizons sociaux ont été interviewés (± 15 h d'enregistrement). La moitié d'entre eux avaient une excellente maîtrise de l'anglais. Les 12 locuteurs avaient été regroupés selon diverses variables indépendantes (sexe, âge, niveau de scolarisation, classe socioéconomique et compétence en anglais). Le pourcentage moyen de sélection d'*avoir* par sous-catégorie a été déduit selon les pourcentages moyens de sélection d'*avoir* de chaque locuteur.

La comparaison des résultats préliminaires de 2014 avec ceux de Sankoff et Thibault (1977, 1980) montre que l'alternance d'auxiliaire dans les verbes intransitifs a globalement diminué depuis 1971.

Sankoff et Thibault avaient observé que les femmes généralisaient *avoir* un peu moins souvent que les hommes. Ce résultat n'a pas été considéré pertinent par les deux chercheuses, mais mes propres données semblent reproduire cette tendance. Quant au fait d'*avoir* complété des niveaux de scolarisation plus élevés, qui corrélait avec les classes socio-économiques plus élevées et une excellente maîtrise de l'anglais, les données montrent que celle-ci semble freiner la généralisation d'*avoir*. Quant à la sélection de l'auxiliaire dans les formes pronominales, l'étude démontre qu'il ne fait aucun doute que le français parlé à Montréal présente une variation (taux de sélection d'*avoir* de 14.1%), bien qu'elle soit plus fréquente chez les jeunes locuteurs et soit très socialement marquée.

Du côté linguistique, des facteurs tels que l'effet lexical, la fréquence d'usage (plus le verbe est fréquent et plus il résiste à la régularisation avec *avoir*) et l'existence d'un équivalent homonymique transitif jouent un rôle dans cette variation. Avec les pronominaux, la première personne du singulier semble avoir un impact sur le choix de l'auxiliaire *avoir*.

2 Sankoff & Thibault (1977, 1980)

Je revisite le phénomène linguistique examiné par Gillian Sankoff (University of Pennsylvania) et Pierrette Thibault (Université de Montréal) dans leur article *L'alternance entre les auxiliaires avoir et être en français parlé à Montréal* (1977).

Après avoir analysé le corpus Sankoff-Cedergren de français parlé à Montréal constitué en 1971 et comprenant des entrevues avec 120 locuteurs (± 150 heures d'enregistrement), Sankoff et Thibault ont enregistré une variation (une moyenne de 34% de sélection d'*avoir*) dans le choix de l'auxiliaire dans les temps composés de 17 verbes intransitifs. En ordre de probabilité de sélection d'*avoir*, on retrouve les trois sous-groupes sémantiques suivants :

1. *demeurer* et *rester* : Pour ces deux verbes d'état, la conjugaison avec *avoir* est très répandue lorsque les locuteurs se réfèrent à un état terminé, et *avoir* est même utilisé « lorsqu'on réfère à un état qui persiste bien que la conjugaison avec *être* se maintienne plus fermement dans ces contextes » (Sankoff et Thibault 1977 : 103).

2. *changer, passer, déménager, tomber, rentrer, sortir, monter descendre, retourner et partir* : Comparés aux participes des verbes de la section ci-dessous, les participes passés de ces verbes sont beaucoup plus facilement utilisés comme adjectifs pour exprimer un état. De plus, tous ces verbes ont des emplois transitifs, sauf *tomber* au Québec (Sankoff et Thibault 1977 : 99).

3. *arriver, entrer, venir, revenir* et *aller* : « Plus le participe passé peut servir d'adjectif pour exprimer un état ([- complété]), plus il est possible de le conjuguer avec *avoir* (usage [+ complété]). Les verbes qui résistent le plus à l'extension d'*avoir* dans leurs conjugaisons aux temps composés sont précisément ceux qui n'admettent pas (ou n'admettent que difficilement) les usages [- complété] » (Sankoff et Thibault 1977 : 99).

Les résultats de Sankoff et Thibault révèlent que les femmes, locuteurs plus exposés au français normatif, provenant de classes socio-économiques plus hautes, les locuteurs plus âgés et plus scolarisés étaient plus à même d'afficher un usage normatif de leurs auxiliaires : un plus grand maintien du verbe *être* lorsque requis par la grammaire. Cependant, Sankoff et Thibault (1977 : 107) estiment que « la norme agit comme frein à la régularisation des conjugaisons avec *avoir* » dans les contextes qui requièrent *être*.

3 L'étude sociolinguistique (2016)

Suivant le raisonnement de Sankoff et Thibault, j'ai voulu vérifier l'état de cette alternance morphosyntaxique, puisqu'en 45 ans le paysage linguistique et démographique montréalais a connu de grands changements (fusions municipales, immigration, exode rural, gentrification, division entre les anglophones et les francophones, etc.). Pour ce faire, je procède par le biais d'entrevues sociolinguistiques (réalisées en 2016) avec 48 locuteurs (voir Tableau 1).

Cette étude examine aussi de façon préliminaire et heuristique l'état de cette variation dans les verbes pronominaux, puisqu'il ne fait aucun doute que le français parlé au Québec présente certaines irrégularités à cet égard (ex. *Je m'ai fait mal*) et puisque Sankoff et Thibault (1977) les ont exclus de leurs travaux.

Tableau 1. Constitution du corpus de français montréalais.

Classe socio-économique	Femmes 18-35 ans	Femmes 35-65 ans	Hommes 18-35 ans	Hommes 35-65 ans	
CSE basse	4	4	4	4	
CSE moyenne	4	4	4	4	
CSE haute	4	4	4	4	
Sous-totaux	12	12	12	12	Total : 48 locuteurs

4 Facteurs externes

4.1 Variables testées de façon quantitative

Le sexe, l'âge et la classe socio-économique sont les trois macro-catégories sociales choisies pour l'étude. L'influence de ces facteurs sera testée de manière quantifiée avec le logiciel *Rbrul* (Johnson 2008), qui classera ces variables selon leur impact et analysera comment elles interagissent entre elles.

4.1.1 Sexe

Il est probable que les hommes emploient la forme non-standard plus fréquemment que les femmes, comme c'était le cas chez Sankoff et Thibault (1977).

4.1.2 Âge

Deux groupes d'âge sont étudiés (18-35 ans et 35-65 ans). Ces catégories couvrent des intervalles très grands mais *Rbrul* pourra traiter cette variable comme continue, comme si chaque âge était une catégorie distincte. Puisque les jeunes locuteurs sont considérés comme un des vecteurs de changement linguistique (Labov 2001), il sera donc intéressant de voir comment cette catégorie de locuteurs va se comporter.

4.1.3 Classe socio-économique

Trois classes seront étudiées (basse, moyenne, haute). Il est très probable que la classe socio-économique la plus basse sélectionne *avoir* plus fréquemment. Afin d'assigner mes locuteurs à la classe appropriée, l'index de classe socio-économique combinera quatre paramètres (voir section 6), plutôt que de simplement utiliser le type d'occupation comme synonyme de classe sociale.

4.2 Variables testées de façon qualitative

4.2.1 Marché linguistique

Afin de faire une approximation de la classe socio-économique à laquelle appartenait chaque locuteur, Sankoff et Thibault (1977) avaient fait appel au jugement de huit sociolinguistes pour déterminer leur niveau d'insertion dans le marché linguistique, basé sur l'importance de la maîtrise de la langue « légitime » dans la vie économique de chaque individu (Sankoff et Laberge 1978). Leurs résultats indiquaient que plus un locuteur occupe une place élevée dans la hiérarchie sociale, et moins il généralise l'auxiliaire *avoir*. Il sera intéressant de voir à quel point les effets du marché linguistique différeront de ceux de la classe socio-économique.

4.2.2 Contact avec l'anglais

Les différentes instances du phénomène d'alternance des auxiliaires en français recensées en Amérique du Nord avaient été observées dans des régions où l'anglais est de loin la langue dominante. Bien que certaines études aient démontré que cette alternance existe dans quelques régions francophones d'Europe, il est pertinent d'analyser l'influence du contact avec l'anglais au Québec, puisque le français québécois contient certains anglicismes syntaxiques et puisqu'en anglais il n'y a qu'un seul auxiliaire des temps composés, *have*, qui correspond au français *avoir*.

Selon Poplack (1997), une des façons de démontrer l'effet du contact est d'observer les habitudes linguistiques des locuteurs qui maîtrisent très bien l'anglais. Sont donc inclus dans le questionnaire de renseignements personnels des questions sur leurs compétences en anglais, sur leur contexte d'apprentissage de la langue (simultané vs séquentiel), ainsi que sur la fréquence d'utilisation de l'anglais.

4.2.3 Attention portée à la langue

Il est possible que les locuteurs qui ont porté une moins grande attention à leur façon de parler élicitent plus d'occurrences de généralisation d'*avoir*. Ceci est testé par l'analyse de deux facteurs :

1. L'influence de l'entrevue entre pairs : L'entrevue sociolinguistique a été conduite entre pairs dans la moitié des cas, afin de faciliter la fluidité de l'échange et de minimiser le paradoxe de l'observateur, comme l'a démontré Labov (1972a).² Quelques exemples de relations privilégiées dans les dyades incluent des couples, parent et enfant, membres d'une même fratrie, meilleurs amis, etc.

2. Le niveau de familiarité avec l'intervieweuse : Les locuteurs seront classés en trois catégories (connaissent l'intervieweuse personnellement, connaissent l'intervieweuse par l'entremise d'un proche à la fois du locuteur et de l'intervieweuse, connaissent l'intervieweuse par l'entremise d'une connaissance éloignée de l'intervieweuse).

5 Facteurs internes

Je me penche aussi sur l'effet des contraintes linguistiques, puisque la plupart des études variationnistes présentées ci-haut (voir section 1) ont remarqué l'influence des facteurs internes tels que la basse fréquence d'usage, l'existence d'un équivalent transitif et l'admissibilité d'un usage adjectival sur la généralisation d'*avoir*. D'autres facteurs qui influencent l'auxiliation dans les langues romanes qui ont deux auxiliaires (HABERE et ESSE), incluant le temps/mode verbal, la personne grammaticale et l'inaccusativité, seront aussi testés.

6 Méthodologie

Au printemps et à l'été 2016, j'ai enregistré 48 locuteurs dont le français montréalais est la langue maternelle. Tous les temps composés (avec *être* et *avoir*) des verbes intransitifs qui avaient démontré une alternance d'auxiliaires en 1971 ainsi que les temps composés des verbes pronominaux obtenus arbitrairement lors des entrevues ont été transcrits. Bien que les verbes *déménager*, *(re)passer*, *(re)monter* et *(re)descendre* peuvent se conjuguer aussi bien avec *avoir* qu'avec *être*³ selon *L'art de conjuguer* de Bescherelle, qui est une référence dans les écoles francophones montréalaises, ils sont tout de même inclus dans l'analyse, à des fins de comparaison avec les résultats de 1971. Les contextes où l'auxiliaire agit comme copule et où le participe passé agit en fait comme adjectif sont écartés des calculs (selon la méthode de Sankoff & Thibault (1977) :

~~Marie est sortie en ce moment~~ vs Marie est sortie à 17h

Étant donné la nature de la variable, l'entrevue sociolinguistique devait être un peu différente de l'entrevue labovienne traditionnelle, qui fonctionne le mieux lorsque le but de l'entrevue est de collecter des variables phonétiques. Plutôt que de faire parler les locuteurs de plus ou moins n'importe quoi pendant 1h-1h30, ce qui ne garantirait pas nécessairement suffisamment d'occurrences, je leur ai aussi posé des questions conçues spécialement pour éliciter une quantité maximale d'occurrences de temps composés de la vingtaine de verbes qui m'intéressent :

1. Comment vous êtes-vous rencontré(e)s ?
2. Pourriez-vous me parler d'un voyage que vous avez fait récemment ?

3. *Pourriez-vous me parler de votre dernier déménagement ou de votre déménagement le plus mémorable ?*
4. *Comment vous souvenez-vous de la crise du verglas en 1998 ?*
5. *Quel est l'accident le plus sérieux qui vous soit arrivé ?*
6. *Quels souvenirs gardez-vous du moment où vous avez appris à nager, à faire du vélo, à conduire ?*
7. *Quels souvenirs gardez-vous de votre premier amour ?*
8. *Racontez-moi votre journée d'hier en détails.*

La question 5 est en fait une variante de la *Danger of Death question*, développée par Labov (1972b). Puisque le but de la collecte de données est d'obtenir des enregistrements de locuteurs parlant le plus naturellement possible, cette question permet aux participants de s'emporter dans leur compte rendu, car ils tentent de convaincre l'auditeur que la situation était bel et bien dangereuse et oublie la gêne associée à des contextes d'entrevues. Chaque entrevue a aussi inclus des jugements de grammaticalité.

7 Problèmes et défis méthodologiques

Non seulement est-il difficile de récolter des données morphosyntaxiques puisqu'elles sont très rares, comparativement à des variables phonétiques, mais en plus j'ai été confrontée à l'emploi répandu du présent historique pour raconter le passé.

Le troisième problème concerne le plan d'échantillonnage. Sankoff et Thibault se sont servis du corpus Sankoff-Cedergren de français parlé à Montréal (1971) qui a été créé par échantillonnage stratifié. Afin d'obtenir un tel échantillon, Sankoff et Cedergren avaient étudié le profil de différentes zones socioéconomiques francophones et en se basant sur les codes postaux et les secteurs de recensement, une équipe d'intervieweurs s'est promenée dans les divers quartiers pour faire du porte-à-porte et trouver des participants. Bien que mon étude se veuille une mise à jour de celle de 1977, je n'avais pas à ma disposition les ressources pour faire du porte-à-porte et ensuite risquer de me retrouver avec un échantillon non-équilibré après tout. J'ai donc décidé de procéder par échantillonnage au jugé en trouvant des participants à travers mes connaissances et ensuite par boule de neige.

D'ailleurs en tentant de recruter des locuteurs qui remplissaient les exigences minimales (être un locuteur natif de français montréalais qui habite à Montréal), je me suis rendu compte que, démographiquement, Montréal a énormément changé depuis 1971 et comme Schilling (2013 : 56) l'indique : « You may have trouble locating new speakers who fit the original social criteria (and indeed have to question whether such speakers would now yield the most accurate picture of language use in the now-changed community.) ». En effet, la définition même de Montréal a évolué en 45 ans puisqu'elle inclut maintenant plus de municipalités, à la suite de fusions. De plus, plusieurs quartiers ouvriers sont maintenant gentrifiés et certains quartiers traditionnellement francophones sont maintenant multilingues. Sans compter que la séparation entre les francophones et les anglophones est beaucoup plus floue qu'elle l'était dans les années 1970, même géographiquement.

Il a donc été très difficile de trouver des Montréalais francophones « de souche » pour participer à l'étude. En l'occurrence, l'Île de Montréal compte environ 2 millions d'habitants, dont un tiers sont des immigrants (*Profil socio-démographique de la ville de Montréal* 2014). Un peu moins de la moitié de la population a le français comme langue maternelle, et 56 % des Montréalais sont soit nés dans un pays différent soit ont un parent qui est né hors du Canada (*Profil socio-démographique de la ville de Montréal* 2014). Tout cela, sans compter l'exode rural et autres migrations interprovinciales vers la métropole.

D'ailleurs, Labov, Ash & Boberg (2006 : 27) ont fait face à un problème similaire lors de la création de leur *Atlas of North American English*, particulièrement lorsqu'ils étaient à

la recherche de locuteurs natifs d'Atlanta (Georgie), de Dallas (Texas) et de la ville de New York (New York). Ils reconnaissent que ce type de défi peut sembler invalider le but même de l'étude :

« It may seem paradoxical that it is difficult to locate speakers with the desired characteristics when the goal is to represent the speech patterns of the community as a whole. But it is not uncommon to find that the main stream of vernacular tradition is obscured by the presence of large numbers of recent arrivals in the adult population. » (Labov, Ash & Boberg 2006 : 27)

Bien que cet argument semble donner raison à Blondeau, Frenette, Martineau & Tremblay (2012) et à Blondeau, Martineau & Tremblay (2013) qui ont focalisé leurs recherches sur des quartiers individuels (Hochelaga-Maisonneuve et Saint-Michel-Montréal-Nord, respectivement) afin de les traiter comme des microcosmes de Montréal, cette étude-ci ne peut utiliser ces mêmes méthodes puisque aucun quartier ne serait vraiment représentatif de la situation linguistique de Montréal dans son ensemble.

Créer un échantillon incluant uniquement des Montréalais « de souche » ne me semblait donc pas représentatif. C'est pourquoi j'ai fait le choix d'inclure des locuteurs du Grand Montréal (et non seulement de l'agglomération de Montréal) et des locuteurs natifs de français québécois qui ne sont pas nécessairement nés à Montréal, mais qui ont habité dans le Grand Montréal pendant la majeure partie de leur vie et y sont toujours établis, et qui travaillent ou étudient à temps plein dans l'agglomération de Montréal.

Le dernier problème méthodologique a trait à la façon de définir le concept de classe socio-économique. Je ne me sentais pas à l'aise de demander à mes locuteurs leur salaire annuel ou la valeur de leur logement puisque dans beaucoup de cas, les participants étaient des connaissances personnelles. J'ai donc créé un indice comprenant 4 paramètres (chaque paramètre étant évalué sur une échelle de 1 à 6) :

1. Le type d'occupation
2. Le type d'occupation des parents ou de la/du conjoint(e)
3. Le dernier niveau de scolarisation atteint : on sait que les locuteurs moins scolarisés sont aussi un vecteur de changement linguistique (Labov 2001), alors il était important d'inclure cette variable dans mon analyse
4. La « désirabilité » du quartier/municipalité sur une échelle de 1 à 3, multipliée par 2 si le locuteur est propriétaire et par 1 s'il est locataire.

Les notes obtenues pour chaque paramètre sont ensuite additionnées : un total entre 4 et 10 indique l'appartenance à la classe sociale la plus basse, de 11 à 17 la classe moyenne et de 18 à 24 la classe sociale la plus haute.

8 Interprétation des résultats préliminaires

Bien que l'analyse des facteurs sociaux et linguistiques soit en cours, les pourcentages présentés ici sont tout de même une indication initiale de la tendance esquissée par les données recueillies en 2016.

Sankoff et Thibault (1977) avaient enregistré en moyenne une sélection d'*avoir* de 34%, alors que pour les mêmes verbes (sauf *changer* et les pronominaux) j'obtiens une moyenne de 10,4%. La Figure 1 illustre la différence importante dans le taux moyen de sélection d'*avoir* (par verbe) entre les deux corpus. En incluant les verbes pronominaux, on obtient plutôt un total de 7,2%.

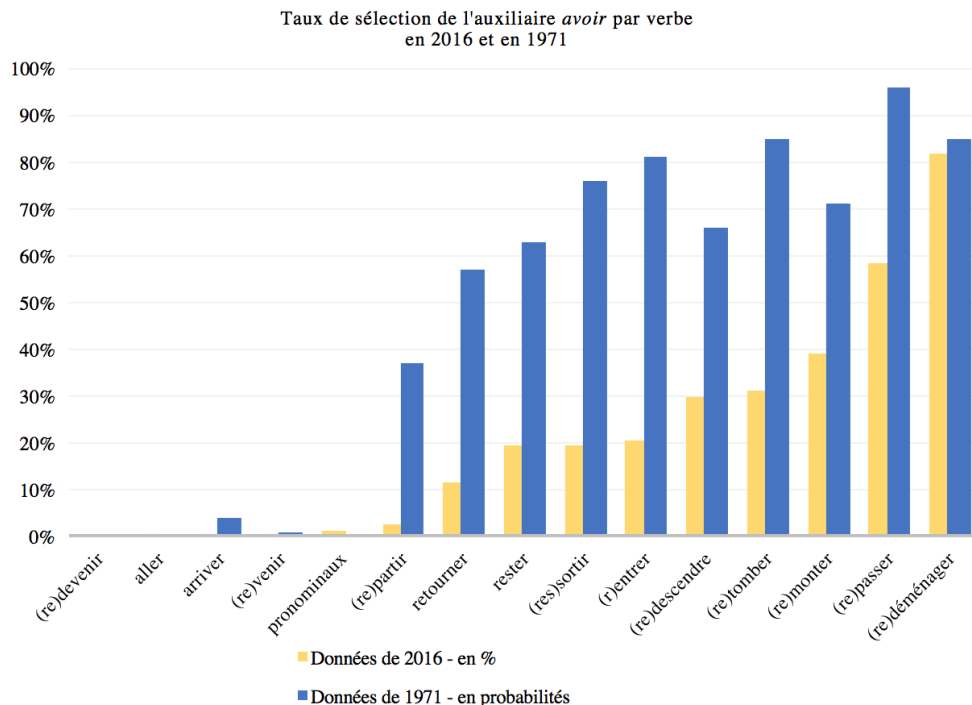


Fig. 1. Taux de sélection de l’auxiliaire *avoir* par verbe en 2016 et en 1971 (Sankoff & Thibault 1977).

On peut aussi remarquer dans le Tableau 2 que les six verbes conjugués le moins souvent avec *avoir* sont aussi les plus fréquents (à l’exception de *(re)devenir*) dans le corpus. Sans eux, le total moyen de sélection d’*avoir* est plutôt de 32,7%. Il n’est pas surprenant d’observer que les verbes qui peuvent se conjuguer avec les deux auxiliaires dans la langue normative (*(re)déménager*, *(re)descendre*, *(re)monter* et *(re)passer*) sont ceux qui sélectionnent *avoir* le plus fréquemment. L’analyse des facteurs sociolinguistiques sera surtout cruciale pour expliquer la variation dans les cas de *(re)tomber*, *(r)entrer*, *(re)sortir*, *rester* et *retourner*.

Tableau 2. Taux de sélection de l’auxiliaire *avoir* par verbe en 2016 et en 1971 (Sankoff & Thibault 1977).

Verbes	Total	<i>être</i>	<i>avoir</i>	% <i>avoir</i>	Probabilité en % d’ <i>avoir</i> en 1971
<i>(re)devenir</i>	42	42	0	0	-
<i>aller</i>	756	753	3	0,4	0,2
<i>arriver</i>	308	306	2	0,6	4

<i>(re)venir</i>	326	324	2	0,6	0,4 revenir 1 venir moyenne: 0,7
pronominaux	1300	1284	16	1,2	-
<i>(re)partir</i>	264	257	7	2,7	37
<i>retourner</i>	61	54	7	11,5	57
<i>rester</i>	98	79	19	19,4	48 [+ complété] 78 [- complété] moyenne: 63
<i>(res)sortir</i>	93	75	18	19,4	76
<i>(r)entrer</i>	126	100	26	20,6	81 (7 pour entrer)
<i>(re)descendre</i>	37	26	11	29,7	66
<i>(re)tomber</i>	131	90	41	31,3	85
<i>(re)monter</i>	46	28	18	39,1	71
<i>(re)passer</i>	72	30	42	58,3	96
<i>(re)déménager</i>	71	13	58	81,7	85

Les jugements de grammaticalité montrent que les infinitifs passés des intransitifs qui requièrent l'auxiliaire *être* sont presque catégoriquement acceptés avec l'auxiliaire *avoir*. Ils montrent aussi que les verbes qui sont apparus le moins fréquemment avec *avoir* en 1971 et en 2016, comme *aller*, *venir* et *revenir*, sont parfois acceptés avec l'auxiliaire *avoir*.

Ce recul de la régularisation de l'auxiliaire *avoir* dans le français de Montréal semble s'écarter de la tendance que manifestent beaucoup de langues romanes à employer un seul auxiliaire, généralement *avoir*, dans les temps composés des verbes à la voix active (Ledgeway 2012 ; Loporcaro 2016). Il serait même légitime de postuler que cet alignement avec le français normatif est une conséquence attendue de la stigmatisation à laquelle les locuteurs de français québécois sont confrontés depuis des décennies et qu'il trahit donc de l'insécurité linguistique chez ces locuteurs.

Je souhaite remercier mes directeurs de thèse, Martin Maiden, Rosalind Temple et John Charles Smith, pour leurs bons conseils et leur soutien indéfectible, mes 48 locuteurs sans qui cette étude n'aurait jamais été possible, Xavier Bach qui m'a épaulée au niveau technologique lors de la transcription des données, ainsi que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, le Clarendon Fund et la Canada-UK Foundation pour leur soutien financier.

Références bibliographiques

- Aub-Büscher, G. (1962). *Le parler rural de Ranrupt (Bas-Rhin) : essai de dialectologie vosgienne*. Paris : Klincksieck.
- Auger, J. (2003). The development of a literary standard: The case of Picard in Vimeu-Ponthieu, France, dans B. Joseph, J. Destefano, N. G. Jacobs & I. Lehiste (textes réunis sous la dir. de), *When languages collide: Perspectives on language conflict, language competition, in language coexistence*. Columbus, Ohio : Ohio State University Press, 141-164.

- Balcom, P. (2008). On the learning of auxiliary use in the referential French variety by speakers of New Brunswick Acadian French, *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 53, 1, 7-34.
- Bauche, H. (1946). *Le Langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple avec tous les termes d'argot usuel*. Paris : Payot.
- Béniak, E. & Mougeon, R. (1989). Recherches sociolinguistiques sur la variabilité en français ontarien, dans E. Béniak & R. Mougeon (textes réunis sous la dir. de), *Le français canadien parlé hors Québec: Aperçu sociolinguistique*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 69-104.
- Bescherelle, M. (1997). *La conjugaison pour tous : dictionnaire de 12 000 verbes*. Édition entièrement revue sous la responsabilité scientifique de Michel Arrivé. Paris : Hatier.
- Sous-corpus variationniste de Hochelaga-Maisonneuve (2012), par H. Blondeau, Y. Frenette, F. Martineau, M. Tremblay, tiré du Corpus FRAN (dir. F. Martineau).
- Sous-corpus variationniste de Saint-Michel-Montréal-Nord (2013), par H. Blondeau, F. Martineau, M. Tremblay, tiré du Corpus FRAN (dir. F. Martineau).
- Bouzet, J. (1963). *Syntaxe béarnaise et gasconne*. Pau : Marrimpouey jeune.
- Brown, B. (1988). Problems with past participles [sic] agreement in French and Italian dialects, dans D. Birdsong & J. Montreuil (textes réunis sous la dir. de), *Advances in Romance Linguistics*. Dordrecht : Foris Publications, 51-66.
- Canale, M, Mougeon, R. & Bélanger, M. (1978). Analogical leveling of the auxiliary être in Ontarian French, dans M. Suñer (textes réunis sous la dir. de), *Contemporary Studies in Romance Linguistics*. Washington, D.C. : Georgetown University Press, 41-61.
- Canale, M, Mougeon, R. & Bélanger, M. (1977). *Aspects of the Use of the Auxiliary AVOIR in Ontarian French*. Toronto : Centre de recherches en éducation franco-ontarienne, Institut d'études pédagogiques de l'Ontario/ The Ontario Institute for Studies in Education.
- Dauby, J. (1979). *Le livre du 'rouchi' : parler picard de Valenciennes*. Amiens : Musée de Picardie.
- Derréal, H. (1942). *La langue de Saint Pierre Fourier : Contribution du français parlé en Lorraine au XVIII^e siècle*. Paris : Droz.
- Du Wes, G. (1532). *An Introductione for to learne, to rede, to pronounce and to speke French trewly*. Genève : Slatkine.
- Fournier, N. (1998). *Grammaire du français classique*. Paris : Éditions Belin.
- Frei, H. (1929). *La grammaire des fautes : introduction à la linguistique fonctionnelle, assimilation et différenciation, brièveté et invariabilité, expressivité*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Giancarli, P.-D. (2011). *Les auxiliaires être et avoir : Étude comparée corse, français, acadien et anglais*. Rennes : Presses Université de Rennes.
- Guiraud, P. (1969). *Le Français populaire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Haden, E. F. (1973). French dialect geography in North America, dans T. A. Sebeok (textes réunis sous la dir. de), *Current Trends in Linguistics. Vol 10: Linguistics in North America*. The Hague : Mouton, 422-444.
- Hallion Bres, S. (2006). Similarités morphosyntaxiques des parlers français de l'ouest canadien », dans R. Papen & G. Chevalier (textes réunis sous la dir. de), *Les variétés de français en Amérique du Nord. Évolution, innovation et description, Revue canadienne de linguistique appliquée-Revue de l'Université de Moncton*, 37, 2, 111-131.
- Hallion, S. (2000). *Étude du français parlé au Manitoba*, thèse de doctorat. Aix-en-Provence : Université de Provence.
- Hendschel, L. (2012). *Li Croejhete walone: contribution à une grammaire de la langue wallonne*. Web. <http://home.base.be/vt6134585/croejhete.pdf>

- Johnson, D. E. (2008). Getting off the GoldVarb standard: introducing Rbrul for mixed effects variable rule analysis. *Language and Linguistics Compass*, 3, 1, 359-383.
- King, R. & Nadasdi, T. (2000). How Auxiliaries Be/Have in Acadian French, dans P. Balcom *et al.* (textes réunis sous la dir. de), *Papers from the 24th Annual Meeting of the Atlantic Provinces Linguistic Association*. Moncton : Université de Moncton, 61-72.
- King, R. & Nadasdi, T. (2005). Deux auxiliaires qui voulaient mourir en français acadien, dans P. Brasseur & A. Falkert (textes réunis sous la dir. de), *Français d'Amérique: Approches morphosyntaxiques*. Paris : L'Harmattan, 103-11.
- Labov, W. (1972a). *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. (1972b). *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. (2001). *Principles of Linguistic Change, vol. 2: Social Factors*. Cambridge : Blackwell.
- Labov, W., Ash, S. & Boberg, C. (2006). *The Atlas of North American English: Phonetics, Phonology and Sound Change, Volume 1*. Berlin : De Gruyter.
- Ledgeway, A. (2012). *From Latin to Romance. Morphosyntactic Typology and Change*. Oxford : Oxford University Press.
- Loporcaro, M. (2016). Auxiliary selection and participial agreement, dans A. Ledgeway & M. Maiden (textes réunis sous la dir. de), *The Oxford Guide to the Romance Languages*. Oxford : Oxford University Press, 802-18.
- Papen, R. (2016). Les variétés de français de l'Ouest canadien : un bilan de plus de 60 ans de recherche », communication présentée à *Les français d'ici*, Université de Saint-Boniface, Winnipeg, Manitoba, 7-9 juin 2016.
- Papen R. & Rottet, K. J. (1997). A Structural Sketch of the Cajun French Spoken in Lafourche and Terrebonne Parishes. *French and Creole in Louisiana*, 71-108.
- Poplack, S. (1997). The sociolinguistic dynamics of apparent convergence, dans G. Guy, J. Baugh & D. Schiffrin (textes réunis sous la dir. de), *Towards a Social Science of Language*. Amsterdam : Benjamins, 285-309.
- Pooley, T. (1988). *Grammatical and phonological variation in the working-class French of Roubaix*, thèse de doctorat. Londres : University of London.
- Rea, B. (2014). *Aspects of pronoun and auxiliary morphology in French, with particular reference to spoken Montréal French*. University of Oxford : mémoire de maîtrise non publié.
- Remacle, L. (1956). *Syntaxe du parler wallon de La Gleize. Tome 2: verbes, adverbes, prépositions*. Paris : Les Belles Lettres.
- Renaud, C. & Villeneuve, A. (2008). L'alternance des auxiliaires avoir et être à Chicoutimi-Jonquière, communication présentée à *Les français d'ici*, Ottawa, Ontario, 23 mai 2008.
- Rideout, D. L. (2011). Auxiliary Selection in 16th Century French: Imposing Norms in the Face of Language Change, dans S. Johanson, E. Hazenberg & S. Power (textes réunis sous la direction de), *Proceedings of the 33rd Atlantic Provinces Linguistics Association Memorial University of Newfoundland : Memorial University of Newfoundland Occasional Papers in Linguistics, vol. 2*.
- Roussel, B. (2016). J'ai therefore je suis: a quantitative analysis of auxiliary alternation in Acadian French. Affiche présentée à la conférence *New Ways of Analyzing Variation 45*, Simon Fraser University, Vancouver, Colombie-Britannique, 2-6 novembre 2016.
- Russo, M. & Roberts, J. (1999). Linguistic change in endangered dialects: The case of alternation between avoir and être in Vermont French. *Language Variation and Change*, 11, Cambridge : Cambridge University Press, 67-85.
- Sankoff, G. & Thibault, P. (1977). L'alternance entre les auxiliaires avoir et être en français parlé à Montréal. *Langue française*, 34, 81-108.

- Sankoff, G. & Thibault, P. (1980). The alternation between the auxiliaries *avoir* and *être* in Montreal French, dans G. Sankoff (textes réunis sous la direction de), *The Social Life of Language*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 311-345.
- Sankoff, D. & Laberge, S. (1978). The linguistic market and the statistical explanation of variability, dans D. Sankoff (textes réunis sous la dir. de), *Linguistic Variation: Models and Methods*. New York : Academic Press.
- Schilling, N. (2013). *Sociolinguistic Fieldwork*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Stelling, L.E. (2011). The effects of grammatical proscription on morphosyntactic change: Auxiliary variation in Franco-American French. *Arborescences: revue d'études françaises*, 1.
- Vasseur, G. (1996). *Grammaire des parlers picards du Vimeu (Somme) avec considération spéciale du dialecte de Nibas*. Abbeville : Paillart.
- Ville de Montréal. (2014). Profil socio-démographique : Agglomération de Montréal, juillet 2014, *Montréal en statistiques, Division de la planification urbaine, Direction de l'urbanisme, Service de la mise en valeur du territoire*. Web : http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/MTL_STATS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PROFIL_SOCIODEMO_AGGLOMERATION.PDF
- Willis, L. (2000). "Être ou ne plus être?" *Auxiliary alternation in Ottawa-Hull French*, mémoire de maîtrise. Ottawa : Université d'Ottawa.

Notes

1. Ces deux listes ne sont pas exhaustives.
2. Les entrevues qui n'ont pas été conduites entre pairs se sont déroulées en tutoyant le participant et vice-versa.
3. L'index du Bescherelle indique en effet la mention « *être* ou *avoir* » à côté de plusieurs verbes (dont *(r)entrer*, *(re)tomber*, *retourner* et *(res)sortir*) pour signaler qu'il s'agit d'un « verbe se conjuguant avec les deux auxiliaires ». Par contre, il faut se référer au tableau 3 pour comprendre quand il est approprié ou non d'utiliser *avoir* ou *être* avec ces verbes. Il y est mentionné que certains de ces verbes, sans qu'on les nomme, se conjuguent avec *être* lorsqu'ils sont intransitifs (par ex. *Il est sorti de la salle à reculons*) et avec *avoir* lorsqu'ils sont transitifs (par ex. *Il a sorti son revolver de sa poche*). Il y est ensuite mentionné que certains de ces verbes, encore une fois sans qu'on les nomme, changent leur auxiliaire si l'on insiste sur l'action en train de se faire (*J'ai divorcé*) ou si l'action est présentée comme accomplie (*Je suis divorcé*). Il est toutefois difficile de déterminer avec certitude si les intentions d'un locuteur correspondent régulièrement à son choix d'auxiliaire. La dernière section du tableau indique que certains verbes appartiennent aux deux catégories : parmi les verbes analysés dans cette étude on y trouve *déménager*, *(re)descendre*, *(re)monter* et *(re)passer*. Il faut donc se référer à d'autres ouvrages normatifs pour déterminer quels verbes se conjuguent exclusivement avec *être* lorsqu'ils sont utilisés intransitivement : le Grevisse (2011 : § 782) confirme que c'est bien le cas de *(r)entrer*, *(re)tomber*, *retourner* et *(res)sortir*.